



LORD KITCHENER.

C'est une figure qu'il ne faut pas laisser passer sans la dresser en pied, au seuil de l'histoire africaine dans le vingtième siècle. Lord Kitchener vient, l'an dernier au Soudan et cette année dans l'Orange, d'y marquer à jamais sa place. On s'est demandé pourquoi cette récente hécatombe d'officiers généraux et supérieurs tombant l'un après l'autre devant l'opinion anglaise stupéfaite, comme autant de statues brisées. Qui donc, derrière et avec lord Roberts, s'est fait accusateur public? Qui fauche avec cette sévérité les incapables et les malheureux parmi les chefs de la guerre anglaise contre le Transvaal? A qui remonte la responsabilité de cette exécution générale, qui a commencé par Methuen et Gatacre, continue par Crofton et Thorneycroft, et se terminera probablement par Buller et Warren? La réponse n'est pas difficile à trouver si l'on considère qu'à côté de lord Roberts, c'est Kitchener qui commande dans l'armée anglaise de l'Afrique australe. Or Kitchener s'appelle aussi le chef impitoyable. C'est une véritable machine de guerre que cet homme. Il ne connaît ni parents, ni amis, il ignore à la fois la patience et la clémence; il ne ménage pas plus ses soldats que ses ennemis; il sévit avec la même rigueur contre ses subordonnés et contre ses prisonniers. Au Soudan, il sacrifie son propre frère qui ne servait pas assez bien à son gré. Dans l'Afrique australe, son premier soin fut d'exécuter en deux mots le général Gatacre qui avait pris Kharatoum avec lui. Au Soudan, il conduisit son armée haletante à travers les tempêtes de sable et sous un soleil de feu, au prix d'un nombre incalculable de morts, à travers l'enfer du désert, là où il voulait qu'elle allât. Dans une seule marche, celle de Koshah à Absarat, sa seconde brigade perdit le tiers de son effectif. Sur un bataillon de 700 hommes, 60 seulement arrivèrent et cette

reçut silencieusement, presque dédaigneusement. Kitchener, devenu lord Kitchener, alla siéger à la Chambre des lords, dans les rangs de l'opposition. C'est donc à un général d'opposition, à un triomphateur populaire et sans faiblesse comme sans pitié, que l'Angleterre, sûre d'elle-même et sûre de lui, vient de remettre, une sorte de blanc-seing dans l'Afrique australe. On veut, en effet, qu'il ait posé ses conditions avant de quitter son royaume du Soudan. Il aurait l'assurance tacite qu'on lui laissera les coudees franches, qu'il sacrifiera qui lui plaira ou plutôt qui ne lui plaira pas. Il est heureux pour l'Angleterre qu'elle n'ait point à craindre les dictateurs, ni le retour des généraux trop glorieux. Si le temps était encore aux Cromwell, que ne pourrait celui-ci! Mais il est bien dangereux, en revanche, et pour des hommes comme Kitchener et pour des pays comme l'Angleterre, que la faculté puisse être dévolue à un général de se défaire de ses collègues. Si maintenant Kitchener lui-même, ou lord Roberts, ce qui est tout un, venait à être malheureux contre les Boers, que lui resterait-il et que resterait-il à son pays? L'hypothèse n'est pas tellement absurde qu'on voudrait le faire croire, à Downing street.

L'Installation de la Nouvelle Administration Municipale.

LE DISCOURS DU MAIRE.

Il s'est passé, hier, à l'Hôtel de Ville, un grave événement — l'installation du nouveau maire et du nouveau Conseil municipal. Rien de bien extraordinaire, dans cette cérémonie, qui ressemblait un peu à toutes celles qui l'ont précédée. Le seul fait à relever — et il nous paraît d'une extrême importance — c'est le discours du maire. M. Paul Capdevielle a fait un discours qui ne ressemble à aucun de ceux de ses devanciers. D'un bout à l'autre, il ne traite que des affaires matérielles proprement dites de la Nouvelle-Orléans, des réformes à accomplir, des travaux à entreprendre ou à achever. Pas une phrase, pas un mot de politique. Mais nous devons ajouter qu'il traite chacune des questions avec une parfaite compétence, en homme qui en a fait depuis longtemps une étude spéciale. Aussi, est-ce avec la plus grande confiance que nous voyons la nouvelle administration prendre possession du pouvoir. Des hommes qui entendent ainsi, d'une façon tout à fait pratique, leurs devoirs et la besogne qu'ils ont à accomplir, ne peuvent que faire beaucoup de bien à une grande communauté comme la nôtre.

Locomotives mues par l'huile.

Un des plus grands chemins de fer de la côte de France a décidé de substituer l'huile au charbon comme combustible pour les locomotives. Il reste à voir si cette expérience sera satisfaisante. Sous ce rapport, il est difficile de faire un pronostic. Si on obtient un succès marqué dans ses premières années de courses, les maux d'estomac des chauffeurs disparaîtront et l'huile sera adoptée. Ne faites pas l'expérience de remèdes inconnus quand vous pouvez avoir chez l'importeur quel médicament vous convient le mieux et le plus sûr. Buvez l'eau d'Abita. Buvez l'eau d'Abita. Buvez l'eau d'Abita.

Si jamais, par hasard, vous sentez un malaise, Buvez l'eau d'Abita: vous serez vite guéri.

L'ŒUVRE LITTÉRAIRE DE VILLEBOIS-MAREUIL.

La Revue hebdomadaire publie l'étude la plus complète qui ait encore paru sur l'œuvre littéraire du colonel de Villebois-Mareuil. Cette œuvre comprend des ouvrages militaires, des articles politiques et trois romans. Le premier, qui parut dans la Revue des Deux Mondes en 1890, s'appelle Sacrifiés. Jean de Vair, capitaine de chasseurs à pied et qui a de la naissance, s'empare d'une plébéienne riche, Mireille Valence. Il se heurte d'abord à l'opposition de son propre père, qui est né "le cœur blasonné," et ensuite à l'opposition du père de Mireille, qui méprise l'aristocratie comme une nécropole poussiéreuse. Pour faire ses preuves d'énergie, Jean se fait envoyer en Cochinchine. Il s'empare d'un repaire de pirates, il est blessé, il revient précédé du bruit de sa gloire. M. Valence cède enfin. Jean, en débarquant à Port-Cros, retrouve Mireille, désormais sa fiancée, — et meurt. — Le second roman s'appelle Entre civilisés, et se passe à Bombay. C'est l'histoire d'une pauvre petite Hindoue, de race illustre, qui aime un jeune Français, Marc Artin, envoyé là-bas en expiation de quelques orages. Et Artin aime, et, en même temps, il est entre les mains d'une façon de coquette impérieuse et passionnée, Mme Starlige, qui réclame l'amour d'Artin plus ardemment qu'elle ne donne rien en retour. Dans une scène violente, Mme Starlige déchire le portrait commencé de sa rivale. La petite amoureuse, fille de Rama, étant d'un esprit naïf et absolu, se croit trahie, et en meurt. Mme Starlige, calmée par l'excès de sa violence, tombe malade, et revient aux graves pensées du devoir. — Le dernier roman de M. de Villebois s'appelle Au dessus de tout. On y voit d'abord un jeune commandant, André de Maulac. "Soudain en toutes choses de la dignité de l'armée, il ne l'envisage pas seulement au point de vue matériel comme un immense outillage, pourvu de formidables engins de destruction; il a pénétré son âme, et il l'aime, et il la comprend, désireux de purifier, de renouveler le niveau moral." On y voit encore une femme très belle, Jeanne Deslyans, dont le mari, capitaine au régiment d'André, triche au jeu. André le sait et en a la preuve. Mais André aime Jeanne. Doit-il, fidèle à l'honneur et au devoir militaires, faire condamner Deslyans? Doit-il céder aux prières de Jeanne et éteindre l'affaire? — Après une hésitation tragique, il cède enfin. Il en est deux fois puni; ses camarades deviennent à demi sa famille; Deslyans donne sa démission; et part; ainsi André perd la femme qu'il aime, qu'il a sauvée et dont il apprend seulement qu'elle l'aimait. Lui-même obtient de conduire une exploration sur le haut Nil, et disparaît. S'il a vu venir la mort, il s'est livré apaisé à la libération. Dieu lui a sans doute tenu compte d'avoir vibré, grand, accumulé, d'avoir éprouvé son âme sans avoir jamais pu donner sa mesure. Et l'auteur de l'article ajoute ces paroles, qui s'appliquent à André de Maulac, à M. de Villebois, et à bien d'autres: "Ne nous étonnons pas s'il est allé bien loin chercher les dangers et les émotions ardentes d'une vraie campagne; toute force existante en nous exige son emploi, tout organe, sa fonction, sous peine de souffrance d'abord, d'atrophie

ensuite: et notre vie se consume à chercher l'accord entre nos destinées et nos aspirations. Qu'un jour, un seul, il nous soit permis d'entrevoir cette harmonie; qu'une possibilité nous semble offerte d'exercer, de développer nos facultés en vue du but pour quoi elles ont été créées, n'y manquons point. Cela s'appelle donner sa mesure, et c'est une des plus hautes satisfactions qu'un être humain soit appelé à concevoir."

Il y a un trou dans le ciel.

On en doit la connaissance à Herschel, le père, qui, un soir qu'il observait la Voie lactée du Scorpion, (après un long et pénible silence, s'écria: Hier ist schahhaftigen Loch in Himmell!) (Vraiment, il y a un trou dans le ciel!) Et, après arrêté longtemps sur ce point, il le laissa, découragé. Ce trou noir, ce sac à charbon, comme disent les astronomes, n'est pas unique: J. Herschel, au Cap, en a trouvé jusqu'à 49. M. Flammarion, dans le Bulletin de la Société astronomique cherche à expliquer ces lacunes: (Est-ce là, demande-t-il, une place pour le Néant?... Depuis la terre jusqu'aux inaccessible profondeurs de l'infini n'y aurait-il, dans cette direction, aucun soleil, aucun système, aucun être?... ) Il semble, au contraire, que ces lacunes ne sont pas vides, mais qu'elles sont occupées par des astres noirs. On sait que certaines étoiles défilantes, parvenues à l'agonie, ne nous envoient plus que cette lumière rougeâtre que jettent les braises au moment de s'éteindre. Il n'est pas douteux que beaucoup d'étoiles sont aujourd'hui éteintes. (Ces soleils d'autrefois et leurs planètes fidèles gravitent inconnus dans toutes les directions de l'espace. Il nous semble que ce soient autant de cimetières glacés, mornes, tournant fatalement dans les cercles infernaux de l'éternel oubli. Mais pourquoi? Plus de lumière! plus de bruit! plus de vie!... Qui sait? Séjours étranges, ni terrestres, ni lunaires, ni solaires. Rien de ce que nous savons.) Il convient donc, en considérant la constellation du Scorpion, de s'étonner de ces vastes cieux, qui sont le foyer de la vie et le cimetière des étoiles. Et si l'on pense, avec beaucoup de bons esprits, que chacune de ces étoiles est une façon d'être vivant, qui a une âme toute-puissante sur la vie des hommes, on déplorera le sort de ces grands corps lumineux, qui vieillissent et qui meurent, qui nous font les Destins, et qui les subissent.

Le Ténor Vogli.

On a annoncé dernièrement la mort du ténor Vogli, emporté par une attaque d'apoplexie. Il était né en 1845 à Munich. Dès son enfance, il fit partie de la maîtrise et fut attaché à l'orgue de l'église de Notre-Dame-de-Secours. Il entra en 1860 au séminaire de Freising. Il fut ensuite professeur adjoint à Ebersberg et à Lorenzenberg. Franz Lachner et Jenke le préparèrent au théâtre, et il débuta en 1865 à Munich. Il fut le chanteur le plus populaire. L'interprétation qu'il donna, à Bayreuth et à Munich, des œuvres de Wagner est célèbre. Il excellait également à chanter l'ancien répertoire, et ne fut pas moins remarquable dans le Postillon de Lonjumeau que dans Tristram. Il composa lui-même des lieder et un opéra. Toute la Bavière s'afflige et s'agite en apprenant la perte de cet excellent aëné, qui fut un parfait comédien et un bon chanteur.

DEPECHEES Télégraphiques

TRANSMISES A L'ABELLE

Odieux Lynchage.

Jackson, Miss., 7 mai.—Le gouverneur Longmew a nommé l'Hon. Shed Hill, de Winona, avocat spécial de District, à la place de l'avocat de district Ratcliff, du 6e district, pour permettre à ce dernier de diriger les poursuites à Liberty, contre 12 blancs arrêtés pour avoir lynché; sans raison ni excuse, un nègre à Gloster, le 30 du mois dernier. M. Hill prendra la place de M. Ratcliff, à la cour qui est en session à Magnolia, cette semaine. Les trois plaintes pour lesquelles les 12 blancs sont poursuivis, n'avaient aucune raison d'être. Ce lynch est complètement injustifiable, et les meilleurs citoyens du comté d'Amite, le répriment tous hautement. Les faits, telles qu'ils ont été révélés par les nègres ameutés, qui ont été poursuivis, ont prouvé qu'une altercation avait eu lieu entre trois nègres et trois blancs, le 29 avril. Les blancs ont, à plusieurs reprises, frappé le nègre, au moment où il s'éloignait en courant pour rentrer chez lui. Il se procura un pistolet et tira sur eux, mais n'atteignit personne. Le lundi matin, le nègre fut pris, conduit devant le maire de Gloster, et condamné à 20 jours de prison et à l'amende de \$25. Vers 1 heure, le shérif partit pour Liberty, avec le prisonnier; mais, à trois milles de là, le nègre a été saisi par la foule ameutée qui s'est emparée de lui et l'a pendu. Des mandats d'amener ont été lancés contre les blancs qui portaient des masques; ils ont été arrêtés et emprisonnés. Le jury du coroner a rendu un verdict de meurtre contre chacun d'eux. Aujourd'hui ils vont faire une demande d'habes corpus devant le chancelier Martin, l'avocat de district Radcliffe, s'oppose à la mise en liberté des accusés. Les citoyens du comté d'Amite, prennent pas à la poursuite.

La question des chemins de fer urbains à la Havane.

New York, 7 mars.—Une dépêche spéciale de Washington, au Herald, dit que le secrétaire assistant Mikeljohn va, cette semaine, donner son approbation aux plans tracés pour aménager le système de chemin de fer de rue, à la Havane. Cette mesure est prise sur la recommandation du sénateur Foraker. Les plans ont été approuvés déjà par les généraux Wood et Ludlow, puis lui ont été référés pour savoir s'ils n'étaient pas en conflit avec l'amendement Foraker, qui prohibe les franchises dans l'île. Le sénateur à qui ils ont été soumis, a répondu qu'en ce qui concerne les concessions faites [à deux chemins de fer, ont été faites avant que l'Espagne n'abandonnât sa souveraineté aux Cubains et que, par conséquent, les Etats-Unis étaient, en vertu du traité, forcés de les maintenir.

Comment à nos Rois. Les Filles Sparagos du Dr Hobb guérissent toutes les maladies des rois. Echantillon gratuit. Adresse: Sterling Remedy Co., Chicago au N. Y.

LE PROBLÈME

REDUCTION DE L'ARMÉE

New-York, 7 mai.— Une dépêche de Washington, à la "Tribune", dit que le Congrès apprendra sans doute, avec surprise, que la loi sur l'armée, n'en ordonne pas la réduction sur le pied où elle était en 1898, comme on le suppose dans le public. Les experts disent qu'il s'agit d'un élément de la réduction des effectifs qui sont dans les rangs. Il y a une lacune dans la loi, qui retient le service, tous les officiers additionnels. L'enquête semble confirmer cette assertion. Avant la guerre avec l'Espagne l'armée régulière ne comptait que 28,257 hommes, en tout; 25,000 dans les rangs, 371 cadets, officiers et 7 professeurs à West Point; 2,154 officiers de ligne d'état-major au service de l'Etat; plus 1290 hommes et 664 officiers sur la liste de retraite. Telle qu'elle a été augmentée depuis lors par les différentes lois qui ont été votées, la pression des événements elle se compose actuellement de 64,495 hommes dans les rangs, 2,563 officiers d'état major et 417, en activité de service, plus 419 hommes et 37 officiers sur liste de retraite. Ces chiffres indiquent l'augmentation qui a eu lieu dans les différents grades. Elle a été de 30% dans les rangs, de 442 officiers professeurs, de 10 cadets, sur la liste de retraite, et y a eu augmentation de 9 officiers et de 149 hommes gagés. Durant les dernières heures du 55e Congrès, le 2 mars 1899, il a été approuvé une clause qui dit que, à partir du 1er juillet 1901, tous les officiers généraux, d'état-major et de ligne, nommés en vertu de cette loi, seront libérés et que l'on réduira le nombre des officiers au chiffre existant au moment du vote de la loi, et que le chiffre des hommes qui sont dans le rang sera réduit à celui qui était adopté par la loi avant le 1er avril 1898. Cette loi, connue sous le titre de Loi Cockrell-Gorman, est un titre de contradictions. Cependant elle dévoile l'intention bien nette de réduction sur l'ancien pied de 1898, à moins qu'une loi du Congrès ne décide autrement. Quant aux officiers, il n'est probable, il n'est pas possible, même, que l'on puisse renvoyer tous les officiers qui ont été admis dans l'armée, à l'occasion des guerres avec l'Espagne et contre les Philippines.

Exécution capitale.

St-Louis, 7 mai.—James Nettleton, coureur, a été pendu aujourd'hui dans la cour de la prison, pour avoir assassiné Samuel W. Mason, un conducteur de car de ville, le 1er juillet 1898.

Arrestation d'un trésorier infidèle du gouvernement.

Havane, 7 mai.—Le transport d'Etat-Unis Ingalls est parti dimanche dernier, ayant à bord le capitaine Barton, inspecteur général, qui a été nommé à la Havane, et qui a été arrêté à l'occasion de l'affaire de Neely, trésorier du département de la poste, à Cuba, accusé du détournement de \$36,000. Il est possible qu'il se fasse ici quelques autres arrestations, avant ce soir. Neely a été arrêté à Rochester, en route pour la Californie. On l'a trouvé en possession de \$6,500 et de sécurités de plusieurs sortes. C'est probablement le montant des \$36,000 qu'il a détournés du Trésor. Rien de plus rafraichissant que le meilleur de l'Abita carbonisé, le trouve partout.

Feuilleton

DE L'Abelle de la N. O. COMMENCÉ LE 4 MARS 1900. La Dot Fatale. GRAND ROMAN INEDIT. Par Georges Maldagne. TROISIÈME PARTIE. II (Suite). Ses yeux investigateurs, percants dans leurs paupières ridées, couraient sur toutes les têtes qui se relevaient.

Une seule resta baissée, celle de Lagourlette. Et sœur Hippolyte se dit: c'est celle-là qu'il faut surveiller. La jeune religieuse avait fait passer Pulchérie devant elle. A deux marches de distance, elles descendaient. Une détenue montait, portant des broches et un bâton de cire, allant faire quelque pièce là-haut. Elle se rangea contre le mur. Sœur Louise qui venait de tirer son mouchoir, le laissa tomber. Elle s'arrêta, se baissant, Pulchérie prenant sur elle sans s'en douter, une avance de plusieurs autres marches. Comme elle ramassait le mouchoir, l'héritière du Val Rose passait tout contre la marchande de l'allée des fleurs. —Albéric Soucaud vous aime toujours... il vous attend. Si bas que cela fut murmuré, sœur Louise perçut un susurrerment. Quand elle regarda, les lèvres n'avaient pas tout à fait repris leur rigidité. —Jollivet, vous avez causé? —Pardou, ma sœur... à moi toute seule... Je ne le ferai plus, je m'habituerai... C'est machinal. —A la première infraction, ni moi, ni personne n'aura pitié... Taisez-vous! La bouche ouverte, qui s'appretait à répondre, se referma.

Chérie ne s'était pas retournée. Un instant plus tard, on introduisit cette dernière dans un cabinet sévère. Deux hommes étaient là, le directeur, puis un autre qui lui tournait le dos. En entrant, elle ne se demandait pas ce qu'on lui voulait. Elle restait troublée. Ce nom, prononcé si à l'improviste: Albéric Soucaud. Son cœur faiblissait, tandis qu'à son oreille arrivait le murmure dévigné par la sœur. Albéric, celui qui l'aimait... celui qui l'attendait... Le directeur, sans lui adresser la parole à elle, se tourna vers le second personnage, qui eut le même mouvement vers lui. —Je vous laisse... en emportant votre parole... votre promesse aussi de complète discrétion. —Vous l'avez... engagement d'honneur. Cet accent, ces traits... oh! mon Dieu! Chérie s'était mise à trembler comme la feuille. Le directeur sortait. La jeune fille appuyée sur un coin de la large table en chêne qui servait de bureau, les genoux pliants et la sueur aux tempes, sentait de même que l'autre après midi, après son passage à la "presse", venir la syncope. Lui, pâle comme elle, des gouttes glacées aussi à la racine

des cheveux, avait besoin, pour ne pas s'effondrer sur un siège, d'appeler à son secours tout ce qu'il possédait de résistance physique et morale. Il s'avança de trois pas, les jambes fléchissantes, molles. Il était à l'autre bout de la table, où il s'appuya à son tour. Ses paupières se rouvrirent, se fermèrent à plusieurs reprises. Claude Varagniez essaya coup sur coup son front moite. Et il la regarda avec de grands yeux fixes, dévorants. Ce visage, sous ce bonnet infâme, le serre-tête duquel ne devaient point s'échapper les mèches d'or emprisonnées dessous. Cette robe de bure sans forme, ce fichu de cotonnade à petits carreaux blancs et bleus, croisé sur la poitrine comme ceux des nonnes, ces expiatriées innocentes des péchés des hommes. Elle semblait plus fragile, plus mince sous l'ignominieuse livrée, que jadis dans les défrôques élimées refaites à sa taille, de Mme Agathe Varagniez, les robes rapiécées, reprises, plus pauvres que le cotillon et le caraco d'une servante. Mais elle avait à ce moment-là ses lourdes nattes blondes, cette beauté, et le raffinement qui donnait du pain, n'allait pas jusqu'à la lui enlever. Au contraire, elle y tenait, Mme Varagniez, à ces cheveux, autour desquels s'étaient enrou-

lés plus d'une fois ses doigts crochus, et que son démolir, quand l'abandonnée était petite, avait souvent tirillés, arrachés brutalement. Les plus grandes effusions, témoignées à celle qu'elle appelait sa fille adoptive, consistaient à caresser cette chevelure, qui lui rappelait celle de Charlotte la vendangeuse. C'était alors qu'elle lui disait, sans que l'enfant pût comprendre on attaché à ces paroles quelques importance: —Tu verras un jour... tu verras que je t'aimais bien... On enverra ton sort... et tu viendras sur ma tombe, pleurer des larmes qui seront sincères. Chérie ne devait comprendre que plus tard, bien plus tard, en prison. Alors, en pensant que sans la suprême indiscrétion de la vieille mère Soucaud, sans le crime... de son père, elle eût pu, en effet, aller prier sur cette tombe de celle qui causait la mort horrible de sa mère, broyée par la roue du moulin, elle se trouvait heureuse d'avoir su le secret qui la garderait de commettre ce sacrilège, plus heureuse encore de tenir la place de l'homme qui ignorait tout... Et devant lui, à cette heure, devant lui, qu'elle n'eût pas voulu le revoir avant que retentît l'heure de la liberté, l'héritière du Val-Rose éprouvait, après le choc de la première surprise, cet

te sensation intime de bonheur, de ravissement qui détache l'âme de la terre. On ne meurt point de joie. Elle ne sentit plus la sueur froide lui couler sur le corps. Elle aussi rouvrit ses paupières, qu'elle venait de clore. Il lui monta aux lèvres, le mot terrible et doux, elle faillit le jeter, dans un cri d'allégresse: —Mon père! Ce fut celui-là qui s'en échappa: —Monsieur Claude: Car elle n'était point maîtresse de la mystérieuse révélation. Il la croyait une étrangère... Que ferait-il, s'il apprenait qu'elle était son sang?... Ne se trahirait-il point? A quoi auraient servi son mensonge et son sacrifice? Lui répondit à la sienne, par cette exclamation plus sourde: —Chérie! Il lui tendit ses deux mains, ses mains dont nul, il le croyait encore, ne connaissait l'indélébile souillure. Elle y plaça les siennes, qui portaient très blanches, toutes petites, de ses larges manches sombres. La pression fut longue. Ils s'étaient remis à trembler l'un comme l'autre. Chérie pleurait de douces larmes, qui venaient se perdre dans le sourire de sa bouche. La poitrine de Claude, soulevée par saccades, grondait.

Cet homme qui n'avait ré depuis le soir fatal que son enfant mortel, sentait à gorge la contraction des muscles. Ce fut lui qui lâcha les petites mains sans tache, ce fut lui qui faiblir, qui éclata. A reconlons, il alla s'abattre sur le divan de cuir, garnissant fond de la pièce. Les bras pendants, le buste arrière, la tête à la muraille meveu de tante Agathe, pendant plusieurs minutes, muet, incapable d'articuler une parole. La pièce était discrète, fa pour les entretiens sérieux, pour les combinaisons dont le secret ne doit pas transpirer des lèvres portées, des tentures épaisses. Et le directeur emportait M. Varagniez sa parole d'honneur, qu'aucun sujet, autre que celui arrêté entre eux, ne se serait abordé, c'est-à-dire que la conversation, après les nouvelles données de ceux qui s'intéressaient à la prisonnière et qui avait toujours refusé de voir, roulerait que sur le crime qui amenait celle-ci à Clermont. Un grand circonspect doit présider aux moindres actions en dehors de règlement strict, du directeur d'un établissement de répression aussi important, que l'est une Maison Centrale. Le fond de son caractère d